

Percussions Evelyn Glennie, un concert qui fait du bruit Page X

Film La guerre de Libye de Bernard-Henri Lévy Page VIII

Livres Les photos collectors de Marc Riboud et de Pierre et Gilles Page XII

Libération

SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27
MAI 2012
www.liberation.fr

leMag

Fantaisie en Eurasie

La compagnie ZOU s'est lancée dans une tournée de la Bretagne à la Sibérie. Au programme, cirque, music-hall et théâtre dans la langue des pays traversés. Embarquement à Brest.

Marine Paris,
dans *Atavisme*.
PHOTO MANUEL BRAUN



Marine Paris et Philippe Fenwick, lors de l'étape parisienne de la compagnie ZOU.

Parti de Brest en mars, «Atavisme» rejoindra Vladivostok cet été. Bouclé dans dix-sept valises, le spectacle de Fenwick renoue avec la tradition de Molière. Un défi quotidien pour la compagnie ZOU portée par ses rencontres avec le public.

Par **WILLY LE DEVIN**
 Envoyé spécial à Saint-Petersbourg
 Photos **MANUEL BRAUN**

Un matin de mars à la gare de Brest. Attaché-case à la main, les voyageurs défilent sur le quai, direction Paris. Rapidement, une confusion teintée d'hilarité s'installe. Le TER censé convoier ce petit monde vers la capitale affiche Vladivostok. «Le 1^{er} avril est en mars maintenant», lance une femme bien apprêtée, qui prend tout de même le risque de monter dans la rame.

Le doute s'instille encore quand Simone Hérault, la vraie voix de la SNCF, présente pour l'occasion, annonce Vladivostok. Certains redescendent, interloqués. A quelques mètres, une jeune artiste de l'académie Fratellini noue son fil souple entre deux wagons et se met à faire des figures. Certains tiennent une bonne piste: «C'est un numéro de cirque!» s'enthousiasme une maman lestée de deux bébés. «Non! C'est une manifestation d'art contemporain», rétorque un ado qui ne doute de rien. Raté. C'est Philippe Fenwick et sa compagnie ZOU (Zone d'ombre et d'utopie). Déjà auteur de plusieurs tours de France à pied racontés dans un livre, *Un théâtre qui marche* (1), le metteur en scène

Boute-en-train transsibérien



En haut : Atelier peinture sur Marine Paris. Sabrina Ben Hadj Ali, de l'Académie Fratellini. Ci-dessus : Sergueï Vladimirov joue Jacques Mercier, le héros.

de 39 ans part cette fois à l'assaut du plus grand projet de théâtre itinérant jamais imaginé : parcourir en train les 15 000 kilomètres qui relient Brest à Vladivostok. Jouer le spectacle le plus souvent possible, mais dans la langue du pays traversé ! Porter le décor, entassé dans dix-sept valises. Intégrer à chaque représentation un artiste invité qui donnera une couleur locale. Et, enfin, tout raconter dans un carnet de voyage. Une dinguerie en somme.

Ajustement perpétuel

Sur une carte, le parcours dessine une horizontale chaotique, partant de l'Atlantique et déchirant la France, l'Allemagne, l'Ukraine, et la Russie. Actuellement à Irkoutsk, la troupe a vu défiler Brest, Paris, Berlin, Donetsk, Saint-Petersbourg, Moscou, Perm, Samara... Bientôt, ce sera Oulan-Oude, Komsomolsk-sur-l'Amour, et Vladivostok, le graal. Comment peut-on inventer un truc pareil ? Et, surtout, com-

ment convaincre des acteurs de vous suivre ? « En étant jusqu'au-boutiste, explique simplement Fenwick. L'histoire de ma vie, c'est de porter le théâtre où il n'est pas. Pour moi, c'est le seul sens qu'il peut avoir. Je me suis pas mal nourri de ce qu'on peut faire dans

«Faire une date, c'est arriver l'avant-veille, monter la veille, répéter le matin, jouer et démonter le lendemain. On dort quatre heures par nuit.»

Philippe Fenwick metteur en scène

les années 30 Constantin Stanislavskiou et Vsevolod Meyerhold [2]. Je ne comprendrai jamais le théâtre filmé et diffusé à la télévision. Jouer un spectacle, c'est générer de la rencontre et de la légende. Au sens strictement narratif et modeste du terme. Quand on arrive dans un village, que les volets sont fermés à 18h30, qu'on déballe, et que ça marche, c'est extraordinaire. Les gens s'en sou-

viennent longtemps, car l'intensité naît autant de la qualité de la pièce que de l'inattendu. »

L'itinérance est soumise au règne sans partage de l'humain. La forme, exigeante et souple à la fois, vous ballote sans cesse entre la satisfaction et l'ingratitude. Celles des spectateurs d'abord, qui détiennent la clé du moral : « Quand le rideau tombe, et que certains vous invitent à partager un festin de roi ou un taboulé et discuter une bonne partie de la nuit, c'est Byzance. Mais il y a aussi ceux qui regardent la pièce à travers la lorgnette de la porte. Là, on prend un coup sur le casque et on se demande ce qu'on fout ici. »

A cela s'ajoute l'usure des acteurs. L'absence d'intendance ne permet pas d'amortir les états d'âme. C'est l'ajustement perpétuel, l'improvisation, l'angoisse. La fatigue aussi. « En tournée, on n'arrive pas à se reposer. Là où d'autres troupes ont un appui logistique, nous, on fait tout par nos propres moyens. Faire une date, c'est arriver l'avant-veille, monter la veille, répéter le matin du spectacle, jouer, et démonter le lendemain. Parfois, le soir même ! Evidemment, on est souvent à la bourre sur tout. Donc on dort quatre heures par nuit », confie Marine Paris, qui cumule le rôle de comédienne avec celui, plus austère, d'ad-

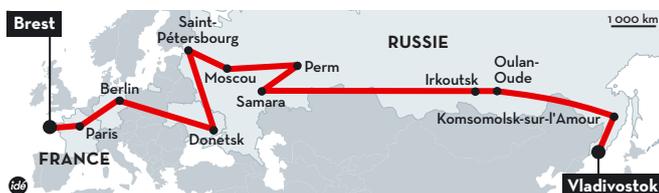
ministratrice de la compagnie. Son pétage de plombs, le 9 mars, au CentQuatre – à trente minutes de la présentation du spectacle aux professionnels, parce qu'elle ne savait pas exactement ce qu'elle devait jouer – reste mémorable.

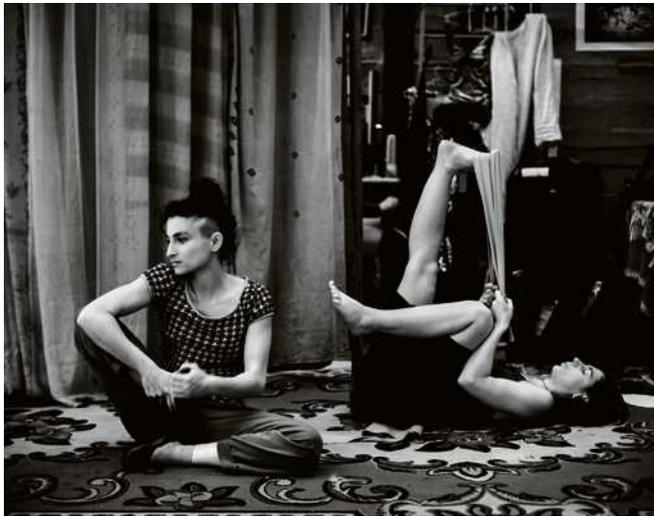
Afin de ménager ses soldats, Fenwick avait donc pour mission d'écrire un spectacle simple et universel à la fois. L'ambition la plus ardue pour un metteur en scène. Et ce, d'autant plus que les comédiens, loin d'être tous germanophones ou russophones, doivent avaler leur texte dans une langue totalement inconnue. Mais, respect, le résultat est lumineux.

La Belle de Recouvrance

Fenwick a choisi d'inventer un « personnage vrai » : Jacques Mercier, un ancien chanteur de cabaret qui se produisait à la Belle de Recouvrance, adresse incontournable des docks brestois, où se croisaient marins, putes et marginaux. Vieilli et au chômage, Mercier est victime du syndrome mental de Korsakoff. Terré dans l'appartement miteux qu'il loue à une acariâtre, il rumine sa splendeur passée et se met à délirer, se rêvant star de la Maison du peuple français d'Irkoutsk !

D'un bout à l'autre du continent eurasiatique, les spectateurs suivront ses pérégrinations éthylico-pathologiques, portées sur les planches par Sergueï Vladimirov. Originaire de Bratsk, à quelque 500 km





En haut: l'acrobate Gritt Krausse. Ci-dessus: Sabrina Ben Hadj Ali et Marine Paris. Le comédien Hugues Hollenstein (à droite) écrit le carnet de voyage de la tournée.

BOUTE-EN-TRAIN TRANSIBÉRIEN



d'Irkoutsk, celui-ci commença sa carrière en chantant, avec une bande de mélomanes sibériens, des ballades populaires dans les trains qui charrient les touristes au lac Baïkal.

Emotion dans la «gloubinka»

Au gré des folies de Mercier, Vladimirov interprète avec puissance le répertoire de l'ex-gloire soviétique Vyssotski. Tombe amoureux de Sonya, une sublime artiste de cabaret. Et s'efface devant le tour incroyablement drôle de Jessica Martin-Serra, une clown espagnole, victime d'un tee-shirt aux manches nouées et d'une poubelle récalcitrante. Au final, *Atavisme* - c'est le nom du spectacle (3) - imbrique de façon heureuse le music-hall, le théâtre et le cirque. Fenwick y enchaîne les clins d'œil. De ce méli-mélo organisé jaillissent tout à tour Georges Brassens, Barbara et même Blaise Cendrars. Surtout, le dramaturge déroule habilement un voyage fantasmé. En Russie, où la majorité des habitants issus de la *gloubinka* (province reculée) vous disent, souvent émus, qu'ils ne verront peut-être jamais leur capitale,

la pièce est reçue cinq sur cinq. Si Vladivostok est encore un lointain mirage, des représentations ont marqué. Celle de Makeevka plus que toute autre. Petite bourgade ukrainienne de la banlieue de Donetsk, Makeevka n'a pourtant rien de pittoresque. «*Tout y est gris et délabré. Les immeubles entourent une gigantesque usine dont les cheminées crachent sans arrêt. On a joué dans un théâtre resté complètement scotché à l'époque soviétique. Il y avait des gens partout dans des petits bureaux placés dans les sous-sols. On n'a jamais vraiment su ce qu'ils faisaient là! C'était incroyable. Il y a cent employés. Un qui descend le trapèze. Un qui le remonte. Mais même comme ça, il n'était pas à la bonne hauteur*», rit Philippe Fenwick.

Qu'importe, le public, composé essentiellement d'ouvriers aux revenus plus que modestes, a offert à la compagnie «*un moment de grâce. On a été couverts de fleurs, d'embrassades, certaines femmes, portraits crachés de matriochkas [poupées russes], venaient nous toucher en pleurant. C'était très beau. On sentait les locaux très honorés de voir que des Français venaient de si loin pour partager une histoire*», savoure encore le metteur en scène. Il dit aussi que «*ces moments-là sont rares*». Qu'avec l'imminence du lendemain, il «*ne profite jamais*». Seul refuge, l'éternité. L'assurance que rien n'est jamais fini. Pour cela, il y a d'abord les spectateurs

brestois. Beaucoup sont venus voir Fenwick à la fin de la pièce en soutenant mordicus qu'ils étaient des habitués de la Belle de Recouvrance! Evidemment, il a joué le jeu, ne révélant jamais que tout était fictif. Au vu de sa démarche théâtrale, c'est une victoire. L'assurance que sa pièce va se transmettre, puisque chacun se l'approprie et la fait résonner avec son histoire personnelle. Ensuite, il y a le carnet de voyage tenu quotidiennement par Hugues Hollenstein, autre comédien forcené du théâtre de chapiteau. «*Il permettra de refaire le trajet autant de fois que l'on veut, prévient Fenwick, voire d'en choisir seulement un petit morceau.*»

Effusions éruptives

Peut-être s'arrêtera-t-il alors sur Saint-Pétersbourg. Dans cette ville où les arts et les lettres ont pris leurs aises depuis des lustres, faire salle comble au Licedei est un joli moment. Fin avril, *Atavisme* était l'hôte de ce théâtre déjà mythique, fondé en 1968 par Slava Polunin. Avec quelques clowns ne s'exprimant que par le mime, Licedei mena une subtile contestation au régime soviétique. Détestés des autorités mais adulés du public, leurs numéros s'exportèrent dans le monde entier. Pour le Sibérien qu'est Sergueï Vladimirov, cela relève presque de l'inespéré: «*Je goûte la chance que j'ai de me produire ici. Mais ce qui est encore plus fort, c'est que*

l'itinérance vous propulse tous les jours dans un contexte différent. Ce sont des montagnes russes émotionnelles. Passer d'un public de connaisseurs à un public plus populaire, d'une grande ville riche comme Saint-Pétersbourg à un endroit rural, de la mentalité française à celle des Allemands, des Ukrainiens ou des Russes, c'est très enrichissant. Cette aventure est dure, on y laisse tous des plumes, mais tellement enrichissante! En cinq, six mois, on prend vingt ans d'expérience», jubile-t-il dans un français dénué d'accent.

A côté, Marine Paris opine du chef. «*Chaque public a vraiment sa spécificité. Les Ukrainiens et les Russes mettent beaucoup plus de temps que les Français à se lâcher. Au départ, c'est même assez glaçant. On se dit que le spectacle ne prend pas et que l'on est en train de faire le bide du siècle. Finalement, ils se décoincent et les effusions de joie sont même très éruptives. Au-delà de l'échange avec le public, il y a la vie entre nous qui est passionnante. C'est parfois un peu orageux, mais on rentrera tous la tête pleine de souvenirs. Six mois collés les uns aux autres, c'est indélébile!*»

Au panthéon des anecdotes figure déjà le saumon congelé servi par le personnel de l'ambassade de France en Ukraine. Mais aussi les contorsions pour faire entrer six comédiens, deux techniciens, dix-sept valises, et des instruments de musique dans deux *koupe*, les compartiments de

Philippe Fenwick, auteur, metteur en scène et initiateur du spectacle itinérant *Atavisme*.

quatre personnes du transsibérien. La lubie de Jessica Martin-Serra qui, sur le modèle des tee-shirts «I love New-York», veut se faire tatouer «I love Makeevka». Et, enfin, la phrase culte d'un des membres du personnel d'un train ukrainien à qui Vladimirov faisait remarquer que plusieurs ampoules ne marchaient pas : «*Ce n'est pas celles qui ne marchent pas qu'il faut compter mais celles qui marchent !*»

Problème de fonds

Toutefois, cette aventure ne réserve pas que de bonnes surprises. Si les hommes rient, les finances, elles, pleurent. Si bien que le spectacle ne pourra aller jusqu'à Vladivostok dans sa forme actuelle. Trop lourde, trop coûteuse. C'est donc par des lectures de poésie, des conférences et des chansons qu'une petite poignée atteindra, d'ici à l'été, l'étape finale et l'océan Pacifique. La compagnie ZOU en est pour l'instant de sa poche. Ce qui fait enrager le metteur en scène : «*C'est le formatage et le conformisme, dans lequel se complait la scène française. Atavisme a été joué au Fourneau à Brest, à l'Atalante et chez les Romanès à Paris. Que faut-il faire pour que les institutions nous suivent ? Avant de démarrer, nous avons montré notre spectacle dans les centres culturels de l'Alliance française en Russie. Certains étaient très enthousiastes à l'idée de nous avoir, mais l'ambassade de France à Moscou ne nous a pas soutenus,*

hormis sur deux dates. Ils préfèrent programmer une énième adaptation de Molière. Je n'écris pas pour jouer devant une salle de profs enfermés dans les conventions culturelles. Moi, je veux raconter des histoires à des gens qui n'en connaissent pas la fin.» Un discours qui rappelle cette blague qui fait fureur dans le milieu amateur : le théâtre professionnel, c'est quand tous les spectateurs connaissent le nom des acteurs. Le théâtre amateur, c'est quand tous les acteurs connaissent le prénom des

Issu d'une famille écossaise détentrice de la marque de charriots-élévateurs, Philippe Fenwick a grandi dans le Gers. Elevé par une grand-mère russe, il voue un culte à la Russie.

spectateurs... Selon Fenwick, il est plus facile de rencontrer le ministre de la Culture pour lui parler du projet – ce qui fut fait avec Frédéric Mitterrand – que d'obtenir un rendez-vous avec un directeur de théâtre. Surtout, c'est l'extrême rigidité de l'appareil qui achève de l'énerver. «*Vous mettez 1 225 jours à construire un tel projet et, à la fin, on vous demande de cocher des cases pour voir quels fonds pourraient éventuellement vous aider. Le problème, c'est qu'Atavisme n'entre dans aucune case. C'est tout et rien à la fois. C'est juste un spectacle à même de procurer du plaisir aux*

gens qui veulent bien venir nous voir. Alors, là, comment on fait ?» Sans compter que l'itinérant demeure le parent pauvre de la scène contemporaine...

Mais l'agacement de Fenwick traduit bien plus qu'une simple réflexion systémique. Il en dit beaucoup sur lui-même. *Atavisme* est un projet dans lequel il a mis toutes ses tripes. Issu de la riche famille écossaise détentrice de la célèbre marque de charriots-élévateurs, il a grandi dans le Gers. Son père, as de la voltige, détient pas moins de douze records du monde réalisés en avion et en hélicoptère. Une passion qui lui fut fatale. L'histoire n'étant pas moins tumultueuse du côté de sa mère, Fenwick fut élevé par sa grand-mère : une Russe née dans la ville ukrainienne de Kharkov. Marine Paris, qui est aussi sa compagne, se plaît à raconter que «*Philippe a été élevé dans un culte total de la Russie. Il vénère tout ce qui en vient et court après ses racines. Cette pièce, pour lui, c'est bien plus que du théâtre itinérant.*»

Joe Dassin à pleins poumons

Fenwick, d'ailleurs, l'avoue. Son spectacle a des parfums follement autobiographiques. Cela tient même du pèlerinage. Avec cette idée que l'on ne peut pas découvrir l'endroit d'où l'on vient en étant simple-

ment passif : «*Jacques Mercier, au fond, c'est moi. Il se vit comme une star dans un pays qu'il n'a jamais connu. L'inventer a été pour moi une bonne façon de faire le voyage. Je ne voulais pas venir ici en touriste. Sans le théâtre, je ne serais peut-être jamais venu. Mais, évidemment, le spectateur ne le sait pas. Hop, c'est l'occasion de lui révéler une mise en abîme de plus !*»

Depuis des années, il collectionne les livres sur la Russie et envisage, un jour, d'en apprendre la langue. En attendant, il compte bien continuer à s'en payer une bonne tranche. A chanter du Joe Dassin à plein poumons avec ses lointains cousins russes. Car, si *Atavisme* représente pour lui «*le projet ultime*», il compte bien en tirer «*quelques formes dérivatives pour continuer de le faire vivre*» Après Vladivostok, il filera jouer à Limoges. Avant de remonter à Paris pour mettre au point un spectacle qui racontera les coulisses tourmentées d'*Atavisme*. Ça s'appellera : «*On a fait tout ce qu'on a pu, mais ça s'est passé comme d'habitude*». ◆

(1) *Un théâtre qui marche*, Actes Sud, 2010, 160 pp., 19 €.

(2) *A lire de Gérard Abensour, «Vsevolod Meyerhold ou l'invention de la mise en scène»*, Fayard, 1998, 30 €.

(3) «*Atavisme*», avec Philippe Fenwick, Sergueï Vladimirov, Marine Paris, Hugues Hollenstein, Grit Krause, Gaëlle Hermant, Mathieu Lorant, Jean-Pierre Michel et Louis Bouilloche.